



CLAUDINE
DOUVILLE

UNE HISTOIRE DE
cowboy



Libre  Expression

· CHAPITRE I ·

Les dernières lueurs du jour teintaient la cime des montagnes d'or rosé. Les odeurs que la terre avait retenues jusque-là montaient dans l'air, libérées de la présence oppressante du soleil. Une fois calmée l'agitation de la journée, chaque chose semblait reprendre sa place et le paysage retrouvait toute sa sérénité.

Assise sur les marches de la maison en rondins, une tasse de thé sucré à la main, Laura Vittel admirait le spectacle, émerveillée par la générosité de cette nature sauvage. On lui avait dit que le Montana la comblerait et elle n'était pas déçue. Un verre de porto aurait été plus en accord avec la richesse du panorama, mais on était dans une réserve indienne et l'alcool n'y était pas toléré. Laura estimait cette interdiction un peu désuète, un vestige de l'époque où Blancs et Amérindiens cohabitaient difficilement, mais elle s'y pliait néanmoins.

Elle prit une autre gorgée de son thé, qui refroidissait rapidement dans la fraîcheur de la soirée, et serra la couverture de laine autour de ses épaules. On était au début de mai, et le printemps était encore frileux. Il lui était difficile d'imaginer que le mercure pouvait monter jusqu'à 35 degrés dans ces montagnes en été. Le chant

d'un oiseau amena son regard vers le faite d'un pin solitaire. Était-ce un chant ou une plainte ? Et de quel oiseau pouvait-il s'agir ? À moins que ce ne fût le cri d'un animal porté par l'écho des montagnes.

Bien que savourant avec délice la paix de l'endroit, elle se sentait totalement étrangère à ce pays. Un petit sentiment d'angoisse lui serra la gorge à l'idée de l'aventure dans laquelle elle s'était lancée tête baissée. *Trop tard pour reculer*, pensa-t-elle. Elle était arrivée la veille après un long voyage qui l'avait conduite de Montréal à Atlanta, puis à Salt Lake City, pour finalement atterrir à Billings, dans le Montana. Au fil de ces correspondances, certains bagages n'avaient pas suivi. Elle avait dû décrire ses valises à l'employé du comptoir de la ligne aérienne, qui semblait se ficher éperdument qu'elle n'ait pas pris la précaution de garder avec elle quelques vêtements de rechange. Elle devrait recevoir ses bagages le lendemain, lui avait-il dit d'une voix laconique, totalement imperméable à ses malheurs, au pire dans deux jours. On irait les lui porter à son hôtel. Quand Laura lui avait expliqué qu'elle s'en allait au ranch Wild Sage, à trois heures de route de là et uniquement accessible en 4 x 4, l'employé eut enfin une réaction. Il grimaça un bref instant puis retomba dans sa léthargie bureaucratique. Ils enverraient quelqu'un, lui avait-il affirmé mollement.

Elle n'avait pu débattre de l'affaire plus longtemps parce qu'on lui tapait sur l'épaule. La personne envoyée par le ranch pour la chercher à l'aéroport était arrivée. C'était un jeune homme à qui elle aurait donné à peine quinze ans tant il paraissait jeune. Un fin duvet blond courait sur ses joues rouges, et s'il semblait intimidé par Laura, il négocia cependant avec assurance la livraison des bagages.

Ils avaient fait les trois heures de route dans un silence presque total. Laura avait bien tenté d'engager la

conversation avec le jeune homme – Tim, avait-elle réussi à apprendre –, mais devant les réponses monosyllabiques consenties du bout des lèvres, elle avait rapidement abandonné, s'intéressant plutôt au paysage dans lequel ils s'enfonçaient. La route n'était pas si mauvaise, et elle avait fini par s'endormir. Elle s'était levée à l'aube pour entreprendre son voyage et la fatigue avait eu raison d'elle. Tim avait beau être encore pubère, il conduisait bien.

Elle s'était réveillée en sursaut lorsque la camionnette avait fait une embardée, ce qui lui avait valu de vagues excuses du conducteur. Se redressant, elle avait vu qu'ils passaient une barrière, et le ranch était apparu dans la lumière déclinante du jour. Tim avait arrêté la camionnette en faisant voler quelques cailloux et l'avait garée près de l'escalier. Il en était descendu et avait murmuré quelque chose que Laura avait interprété comme une invitation à le suivre.

L'endroit était désert, mais un goûter l'attendait sur la table massive de la salle à manger. Tim lui apprit qu'ils étaient seuls : les propriétaires du ranch avaient dû s'absenter pour une affaire urgente, mais ils seraient de retour le lendemain à la première heure. En attendant, qu'elle fasse comme chez elle, lui dit-il en lui remettant la clé de sa chambre, qui se trouvait à l'étage. Puis il disparut en direction d'une cabane à la porte de laquelle vacillait la lumière d'une lanterne. C'est ainsi qu'une heure plus tard Laura sirotait son thé dans les escaliers.

Le paysage, qui semblait majestueux quelques instants plus tôt, prenait une tout autre personnalité à mesure que l'obscurité l'avalait tranquillement. La nuit serait très noire, c'était la nouvelle lune, et Laura décida sagement de rentrer avant que son imagination fertile lui fasse voir des menaces là où il n'y en avait pas. De toute façon, elle était fourbue et la journée du lendemain serait chargée. Elle monta à sa chambre et se dirigea vers la douche.

Mais la fatigue l'emporta et elle obliqua directement vers son lit, jetant à peine un regard au décor pourtant réussi. Elle se glissa sous un épais édredon de duvet et, sitôt la lumière éteinte, s'endormit.



Lorsqu'elle s'éveilla, le soleil tentait de se forcer un passage à travers les lourds rideaux qui masquaient la fenêtre. Un peu honteuse d'avoir dormi aussi longtemps, Laura se leva rapidement et sauta dans la douche. Avec une moue dégoûtée, elle remit ses vêtements de la veille et descendit au rez-de-chaussée. Une agréable odeur de café se répandait dans la maison. Un peu intimidée, elle ne savait quelle attitude adopter. Elle n'avait encore rencontré personne à part Tim, et il ne semblait pas être là. Elle hésitait à l'entrée de la salle à manger. Une petite femme légèrement enveloppée apparut, une cafetière à la main.

— Bien le bonjour, lui dit-elle avec un grand sourire. Vous devez être Laura. Désolée de ne pas avoir été là pour vous recevoir hier soir, poursuivit-elle sans lui laisser l'occasion de placer un mot, mais une affaire urgente nous a obligés à nous absenter, Lloyd et moi. Enfin, j'espère que le voyage n'a pas été trop pénible et que Tim s'est bien occupé de vous. Mais vous devez être affamée, ajouta-t-elle en la prenant par le bras. Venez à la cuisine, comme nous ne sommes encore qu'entre nous, nous y prendrons le petit déjeuner que Lloyd est en train de préparer.

Étourdie par ce flot de paroles, Laura n'eut d'autre choix que de suivre son hôtesse. Elle voulut dire quelque chose, mais déjà Rose Boniface – ce ne pouvait être qu'elle – la précédait d'un pas vif, persuadée que la jeune femme lui emboîtait le pas. Elles entrèrent dans une vaste cuisine où le soleil se répandait généreusement.

— Lloyd, regarde qui est ici, lança Rose.

Un grand bonhomme, à côté de qui n'importe quel débardeur aurait semblé petit, se retourna, une poêle à la main.

— Tiens donc, dit-il, un sourire traversant ses yeux gris, notre première visiteuse.

— Bonjour, réussit enfin à dire Laura, j'espère que je ne vous dérange pas.

À peine les mots avaient-ils franchi ses lèvres qu'elle se trouva idiote de les avoir prononcés. Comment pouvait-elle déranger alors qu'elle était attendue ? Mais elle se sentait comme un poisson hors de son bocal. Malgré sa douche matinale, il lui semblait que ses vêtements lui collaient à la peau, gardant dans leurs fibres les traces du voyage de la veille. Sa blouse était froissée, son pantalon plissé et sali aux genoux, et ses cheveux, qu'elle avait tenté de démêler du bout des doigts – sa brosse était restée dans les bagages –, partaient dans tous les sens. À son grand dam, ces détails minaient son assurance.

Lloyd lui jeta un regard appuyé et dit :

— Nous avons reçu deux valises ce matin. Se pourrait-il qu'elles soient à vous ?

Laura poussa un soupir de soulagement et un premier vrai sourire éclaira son visage.

— Ouf ! Ça me rassure. Je me voyais mal passer trois semaines avec ce que j'ai sur le dos. D'ailleurs, je devrais aller me changer.

— Ça peut attendre après le petit déjeuner, décida Rose. Venez, une bonne tasse de café vous fera le même effet que des vêtements propres.

La jeune femme se laissa facilement convaincre, d'autant plus que Lloyd était retourné à ses casseroles et que le grésille du bacon trouvait écho dans son estomac.

— Installez-vous ici, lui dit Rose en désignant une place à une petite table ronde sur laquelle elle avait déposé une nappe fleurie.

Elle lui versa une tasse de café.

— Les œufs seront prêts dans un instant et Lloyd réussit les meilleurs de tout le Montana. Je vais d'ailleurs vous laisser avec lui quelques instants. Je dois aller voir si Tim a nourri les poules.

— Je vous en prie... commença Laura.

Mais déjà elle parlait dans le vide. Rose était sortie de son pas pressé. Lloyd Boniface se retourna et fit un clin d'œil à la jeune femme.

— C'est tout un numéro, n'est-ce pas ? Elle a l'air un peu gendarme, mais elle a un cœur d'or.

— Je n'en doute pas, répondit Laura en souriant. J'avais une tante comme ça. Elle aurait pu mener un escadron au champ de bataille, mais elle fondait devant une chatte et ses petits.

Lloyd partit d'un grand rire.

— Vous avez bien saisi le personnage. Pas étonnant que vous soyez journaliste.

Il prit une assiette, y déposa deux œufs, quatre tranches de bacon, une bonne portion de fèves au lard maison, et la plaça devant Laura, accompagnée de deux tranches de pain rôties.

— Oh, c'est beaucoup ! protesta la jeune femme.

— Vous verrez très vite que les montagnes, ça ouvre l'appétit. Alors autant prendre de bonnes habitudes dès maintenant.

Il se servit à son tour une assiette qui n'était pas loin de faire le double de celle de Laura.

— Je vois ce que vous voulez dire, dit-elle en riant.

Pendant quelques instants, ils gardèrent le silence, concentrés sur leur repas. Puis Lloyd Boniface s'essuya la bouche avec sa serviette.

— Si vous me disiez ce qui vous amène ici...

De surprise, Laura reposa sa tasse de café sur la table.

— Comment ? Vous ne savez pas pourquoi je suis venue ? Tout à l'heure vous paraissiez savoir que j'étais journaliste...

— Oui, ça, je le sais. Ce que je ne sais pas, ce sont vos intentions face à votre séjour ici. Vous l'avez vu, Rose tient à peine en place. Je n'ai pas eu droit à l'histoire complète.

— Je suis journaliste pigiste pour différentes revues, dont le magazine français *Grands espaces*.

— La version française d'*Open Space* ?

— C'est plutôt ce dernier qui est la version anglaise de l'autre, sourit Laura. Quoi qu'il en soit, c'est un magazine très sélect, et j'étais vraiment contente que mon projet de reportage y soit accepté. En fait, je leur ai proposé de dresser un portrait de l'Ouest américain à travers une aventure vécue, en l'occurrence un séjour ici, en vivant dans un ranch, ce que vous offrez maintenant à vos clients. J'ai fait quelques recherches dans Internet et je suis tombée sur votre site. Comme vous venez à peine d'ouvrir ce volet, je me suis dit que l'expérience serait plus authentique parce qu'elle correspondrait plus à votre réalité qu'aux attentes des clients.

Lloyd resta silencieux quelques instants. Puis il se servit une nouvelle tasse de café ; il y mit trop de lait et une partie du liquide déborda sur la nappe.

— Merde, grogna-t-il. Rose va encore me faire la morale...

Laura sourit à l'idée de Rose grondant son géant de mari. Buvant avec précaution, il regarda la jeune femme au-dessus de sa tasse et la reposa délicatement.

— Pour tout vous dire, je n'étais pas vraiment d'accord avec cette idée.

— Le fait que je vienne ? demanda Laura.

— Non. Vous êtes, comment dire, un « dommage collatéral ». Cela dit sans vous insulter.

Elle se rembrunit.

— Quand même, la connotation est un peu négative.

— Ce n'était pas la perspective de votre présence qui m'incommodait, mais plutôt celle d'ouvrir le ranch à des étrangers, aussi payant que ce soit.

— Pourquoi le faire alors ?

— C'était l'idée de Rose, et elle peut être très persuasive parfois. En réalité, nous avons besoin de cet argent. Le ranch a subi bien des revers ces dernières années. Il y a eu cette histoire de la vache folle qui a fait chuter le prix du bœuf, puis, à cause d'un virus, nous avons perdu presque tous les veaux nouveau-nés l'an dernier. Enfin, il y a six mois, par la faute d'un employé négligent, les canalisations de l'écurie ont gelé, les tuyaux ont éclaté, et il a fallu refaire la plomberie à prix d'or, parce que ça s'est passé en hiver. Nous n'avons pas besoin de ça, soupira-t-il à ce souvenir. Mais j'apprécierais que vous n'en parliez pas dans votre article.

— Soyez sans crainte. Il n'y avait pas d'autre solution que d'ouvrir le ranch à des clients ?

— Il y en avait une autre, mais non envisageable. Celle de vendre le ranch. Nous avons de nouveaux voisins depuis trois ans, et ils sont en meilleure posture financière que nous, semble-t-il. Ils souhaitent accroître l'étendue de leurs terres déjà considérable, le Golden Ranch. Ils nous ont fait une offre d'achat que nous avons refusée, bien sûr. Le ranch est toute notre vie, à Rose et à moi.

— Vous n'avez pas d'enfants ? demanda Laura en regrettant aussitôt sa question.

Elle ne voulait pas paraître indiscreète. Mais Lloyd ne sembla pas s'en formaliser.

— Rose et moi, nous nous sommes rencontrés il y a quinze ans. Elle venait de toucher un petit héritage d'une de ses tantes et j'avais quelques économies. Elle rêvait d'un ranch ; moi, je voulais commencer une nouvelle vie. Nous avons décidé de tenter le coup ensemble

et d'acheter ce ranch. Il était déjà trop tard dans nos vies pour penser avoir des enfants, mais pas pour investir dans un projet commun. Et, non, nous ne nous sommes pas mariés, ajouta-t-il en réponse à la question muette qu'il lisait dans les yeux de Laura qui rougit. Nous n'en voyions pas l'utilité. Un bon contrat notarié a fait office de cérémonie.

— Vous portez pourtant le même nom.

— Socialement, c'est plus simple. Mais dans les papiers, Rose porte son nom, Clayton.

— Boniface, c'est un nom à consonance française.

— Des ancêtres de la Louisiane me l'ont légué.

On entendit la porte d'entrée s'ouvrir et des pas décidés traversèrent le salon.

— Tiens, quand on parle du loup... dit Lloyd.

Mais ce ne fut pas Rose qui entra dans la cuisine.